

Homa Nategh

LES FRANÇAIS EN PERSE

Les écoles religieuses
et séculières (1837-1921)



Préface de
Francis Richard



Traduit du persan en français
par Alain Chaoulli et Atieh Zadeh



L'Harmattan

LES FRANÇAIS EN PERSE

Les écoles religieuses et séculières (1837-1921)

COLLECTION L'IRAN EN TRANSITION

Dirigée par Ata Ayati

- Leyla FOULADVIND, *Les mots et les enjeux. Le défi des romancières iraniennes*. Préface de Farhad Khosrokhavar, 2014.
- Nader AGHAKHANI, *Les « gens de l'air », « jeux » de guérison dans le sud de l'Iran. Une étude d'anthropologie psychanalytique*. Préface d'Olivier Douville, 2014.
- Michel MAKINSKY (dir.), *L'économie réelle de l'Iran, au-delà des chiffres*, 2014.
- Emma PEIAMBARI, *Éclat de vie. Histoires persanes*, 2014.
- Foad SABÉRAN, *Nader Chah ou la folie au pouvoir dans l'Iran du XVIII^e siècle*. Préface de Francis Richard, Postface d'Alain Désoulières, 2013.
- Reza MAMDOUHI, *L'Iran et le commerce mondial*. Préface d'Azadeh Kian, 2013.
- Alain BRUNET, *Rakhshan Bani Etemad. Une passionaria iranienne*, 2013.
- Mohsen MOTTAGHI, *La pensée chiite contemporaine à l'épreuve de la Révolution iranienne*. Préface de Farhad Khosrokhavar, 2012.
- Alain CHAOULLI, *L'arènement des jeunes bassidji de la République islamique d'Iran. Une étude psychosociologique*. Préface de Farhad Khosrokhavar, 2012.
- Djamchid ASSADI (dir.), *La rente en République islamique d'Iran : Les mésaventures d'une économie confisquée*, 2012.
- Alain CHAOULLI, *Les Juifs d'Iran à travers leurs musiciens*. Préface de Pierre Lafrance, 2012.
- Michel MAKINSKY (dir.) *L'Iran et les grands acteurs régionaux et globaux. Perceptions et postures stratégiques réciproques*. 2012.
- Bijan CHALAMKARIPOUR, *L'univers mental des Iraniens : approche sociologique des proverbes et des maximes persans*. Préface de Claude Javeau, 2012.
- Mélissa LEVAILLANT, *La politique étrangère de l'Inde envers l'Iran. Entre politique de responsabilité et autonomie stratégique (1993-2010)*. Préface de Bertrand Badie, 2012.
- David RIGOLET-ROZE, *L'Iran pluriel. Regards géopolitiques*. Préface de François Géré, 2011.
- M. A. ORAIZI, *L'Iran : un puzzle ?*, 2010.
- Hassan PIROUZDJOU, *L'Iran, au début du XVI^e siècle*. Préface Francis Richard, 2010.
- Djamchid ASSADI, *L'Iran sous la présidence de Mahmoud Ahmadinejad. Bilan et perspectives*, 2009.

Homa Nategh

LES FRANÇAIS EN PERSE

Les écoles religieuses et séculières (1837-1921)

Préface de Francis Richard

Traduit du persan en français par
Alain Chaoulli et Atieh Zadeh

L'Harmattan

Du même auteur

Homa Nategh

Islam moderne, Djamâl-ed- din Assad Abadi. Préface de Maxime Rodinson, publié avec le concours de CNRS, Paris, Maisonneuve et Larose, 1969.

Alain Chaoulli

Les musiciens juifs en Iran aux XIX^e et XX^e siècles, L'Harmattan. Paris, 2007.

À la rencontre des saveurs de l'Iran, Alain et Valentine Chaoulli, Ed. Publibook, Paris, 2005.

Les Juifs d'Iran à travers leurs musiciens, L'Harmattan, Paris, 2012.

L'avènement des jeunes bassidji de la République islamique d'Iran. Une étude psychosociologique, L'Harmattan, Paris, 2012.

Crédit de photos : édition Nazar de Téhéran

© L'Harmattan, 2014

5-7, rue de l'École Polytechnique ; 75 005 Paris

<http://www.librairieharmattan.com>

diffusion.harmattan@wanadoo.fr

harmattan@wanadoo.fr

ISBN : 978-2-343-03968-8

EAN : 9782343039688

Sommaire

Note des traducteurs	7
Préface.....	9
CHAPITRE I : La langue française dans les écoles iraniennes.....	13
CHAPITRE II : Les écoles de langue française : Alliance française	51
CHAPITRE III : Les écoles de l'Alliance israélite universelle et les juifs d'Iran	91
CHAPITRE IV : L'époque de la liberté, de la guerre des clans religieux et de la fondation des écoles	137
Documents.....	251
Bibliographie.....	255
Index	261
Table des matières	271

Note des traducteurs

Quelques rappels historiques qui sont contenus dans ce livre.

La première équipe missionnaire américaine est arrivée en Iran en 1830, vers la fin de règne de Fath Ali Shâh.

Avant l'arrivée des missionnaires, les Assyriens, appelés Nestoriens dans les textes littéraires, étaient les disciples de Nestorius de Constantin de 428-431 apr. J.-C. À cette époque, la plupart des chrétiens d'Iran résidait en Azerbaïdjan. Les Arméniens se fractionnaient en plusieurs groupes : Arméniens orthodoxes, Arméniens protestants et Arméniens catholiques. Les Assyriens protestants étaient appelés Luthériens par les Iraniens, et les catholiques Chaldéens par les Occidentaux. En Iran, les prêtres étaient appelés des « Paders ». Les Nestoriens parlaient le syriaque. Cette langue se divisait en ancien et nouveau syriaque.

Les Nestoriens avaient conservé leurs traditions à l'arrivée des missionnaires. Par la suite, ils mélangeront certaines de ces traditions à celles des Iraniens. Dans leurs textes religieux, les dessins rappellent les miniatures persanes des épopées iraniennes.

Les Nestoriens considèrent Marie comme la mère de Jésus. C'est la différence avec les Catholiques, pour qui Marie est la mère de Dieu. C'est pour cette raison que l'Église catholique les a condamnés, en 431. Les Nestoriens ont émigré en Iran, en Syrie et en Inde, tout en gardant leurs convictions religieuses. L'Église catholique les classe parmi les chrétiens d'Orient. Ils sont toujours présents en Europe, aux États-Unis et à Paris notamment avec leur église, où les chants religieux rappellent étrangement la musique

traditionnelle persane. Pendant la Première Guerre mondiale, les Nestoriens ont quitté l'Iran pour fuir les persécutions des Turcs et pour partir en Europe et en Amérique. On estime leur nombre actuel à 80 000 personnes.

Ce sont les Français qui ont découvert les Nestoriens, l'une des plus anciennes communautés chrétiennes du monde.

L'Alliance israélite universelle a ouvert sa première école le 14 juillet 1898 à Téhéran. Les ambassades européennes, malgré une apparente sympathie, n'avaient pas beaucoup apprécié l'ouverture d'une école juive. En outre, plusieurs communautés chrétiennes avaient montré leur hostilité à l'arrivée de l'Alliance israélite universelle, en particulier les Luthériens (ou les protestants) qui étaient soutenus par les Américains et les Anglais, lesquels avaient fondé leurs institutions religieuses cinquante ans auparavant. Avec une bonne organisation et beaucoup de possibilités, les Anglais espéraient pouvoir enseigner tranquillement et faire leur propagande religieuse.

Ce livre, intitulé *Les Français en Perse. Les écoles religieuses et séculières. (1837-1921)*, a été publié en persan en 1996 par les éditions Khavaran. Nous tenons à remercier son directeur M. Amini, qui nous a autorisé à le publier en français.

Préface

L'Iran moderne : une révolution de l'enseignement, prémisses de la Révolution constitutionnelle.

Le livre de Homa Nategh est très intéressant. Il est l'œuvre d'une Iranienne cultivée, passionnée par l'histoire de son pays et toujours à l'affut de documents à découvrir. Écrit d'abord en persan pour des Iraniens, il est fascinant pour les non-Iraniens de découvrir, grâce à cette traduction, le regard que les Iraniens portent sur leur propre passé, surtout aux périodes cruciales où s'exerce une influence venue de l'étranger.

On a beaucoup écrit ces dernières années sur l'histoire de l'enseignement en Iran. Qu'il s'agisse des *madrseh* médiévales et du contenu de l'enseignement qui y était dispensé, de la formation des élites religieuses musulmanes traditionnelles, de l'éducation des princes et de l'aristocratie. On s'est beaucoup interrogé sur le phénomène de l'illettrisme dans un pays comme l'Iran, où la poésie est à l'honneur dans toutes les classes de la société et où le livre est vénéré et choyé même chez les plus humbles.

En fait, on aurait sans doute tort de négliger une réalité : l'enseignement, pour être efficace, requiert un constant renouvellement de ses méthodes, au risque de tomber dans un déclin rapide. L'enseignement iranien traditionnel n'a certainement pas échappé à ce phénomène. Pour le XVII^e siècle, période de la brillante « école d'Ispahan » en philosophie et en sciences, on a les témoignages de Chardin et du capucin Raphaël du Mans qui montrent les défauts de l'enseignement des *madrsehs* de l'époque : un rôle

trop important du texte commenté et appris par cœur qui ne favorise pas assez la critique; une formation des maîtres laissant parfois trop à désirer; une certaine sclérose des classes lettrées; un manque d'ouverture vers l'étranger.

Mais le livre de H. Nategh se concentre sur un sujet très précis : le rôle des écoles confessionnelles chrétiennes en Iran depuis le milieu du XIX^e siècle, qu'il s'agisse des écoles protestantes aussi bien que des écoles catholiques. L'Iran n'est pas le seul pays à avoir connu ce phénomène, mais les détails de cette histoire sont passionnants à découvrir dans la mesure où, du fait de la faible importance numérique des minorités chrétiennes, les écoles ont très vite touché la jeunesse musulmane, notamment les enfants issus des classes aisées et désireux d'apprendre le français et les langues européennes.

La chose n'est pas nouvelle même si elle prend au XIX^e siècle une ampleur insoupçonnée et si elle s'accompagne de paradoxes. L'enseignement, religieux et profane, dispensé aux enfants, figure parmi les obligations imposées au clergé catholique, régulièrement rappelées par les conciles. En pays de mission cet enseignement est aussi un moyen de toucher des familles d'autres confessions chrétiennes. Les protestants, suivant l'exemple catholique, ont aussi multiplié les écoles et en ont fait un moyen de diffusion des doctrines chrétiennes évangéliques. Au Proche-Orient, les églises locales (nestorienne, syrienne ou arménienne) sont l'objet d'efforts répétés de la part des catholiques comme des protestants pour les amener dans leur communion, ou simplement dans leur sphère d'influence. C'est évidemment le cas en Iran, notamment en Azerbaïdjan où ces chrétiens étaient assez nombreux.

Des religieux catholiques généralement hostiles aux idées propagées par la Révolution française qui combattait l'Église, se font paradoxalement, par le biais des programmes scolaires et des lectures proposées aux enfants, les instruments d'une diffusion de ces idées à travers le monde. Mais ces doctrines nouvelles, en philosophie notamment, ne sont pas forcément perçues de

la même façon en Iran, en Arménie ou en France. En outre, les religieux qui tiennent les écoles n'ont souvent aucune formation pour exercer le difficile métier de maître, ils possèdent peu de manuels et ont à enseigner parfois en plusieurs langues. Pour cela, des figures comme celle d'Eugène Boré, qui a développé une école en Iran, sont intéressantes à étudier, contrastant avec d'autres qui ont eu à affronter le rôle ingrat de professeurs disposant de peu de moyens face à un public exigeant, désirant recevoir pour ses enfants un enseignement de qualité.

Le livre de Homa Nategh décrit toutes les étapes de la création, du développement, puis du déclin récent des écoles confessionnelles en Iran. Il permet de mesurer le rôle considérable qu'elles ont joué dans la formation des élites intellectuelles et politiques. Vecteurs d'« occidentalisation » elles ont aussi parfois joué le rôle inverse de lieux où les enfants s'interrogeaient sur la spécificité de leur identité iranienne. Modèle et contre-modèle sont parfois difficiles à distinguer.

Il est peu connu que cette présence d'écoles chrétiennes occidentales en Iran n'est pas un phénomène né au XIX^e siècle et contemporain des expansions coloniales. Il semble bien effet que les Franciscains et les Dominicains, qui avaient alors des églises en Azerbaïdjan, avaient aussi leurs écoles à Tabriz au XIV^e siècle, ayant surtout comme élèves les enfants des chrétiens locaux ou ceux des marchands européens établis dans la région. De même, à partir de l'époque de Châh 'Abbâs, les Carmes Déchaux ont eu pendant quelques dizaines d'années une petite école à Ispahan ; les Capucins français ont fait de même à partir de 1630 à Ispahan, et de 1665 à Tabriz ; les Jésuites à leur tour ont eu un petit collège dans la capitale iranienne, et cela de 1669 jusqu'aux alentours de 1730 (le neveu de Jean-Jacques Rousseau, futur diplomate français, était un ancien élève des Jésuites d'Ispahan). Mais ces écoles étaient petites, recevaient essentiellement des enfants chrétiens, arméniens notamment, et n'ont jamais eu l'importance des écoles de la période qu'étudie Homa Nategh...

On peut souhaiter que se multiplient les études sur l'enseignement, son histoire et ses méthodes. Réalisées sans parti-pris ou a priori idéologique, ces études sont d'une grande importance pour appréhender l'histoire culturelle et l'histoire de la formation des élites, avec leurs qualités comme avec leurs faiblesses.

F. Richard

Directeur scientifique, BULAC, Paris

CHAPITRE I

La langue française dans les écoles iraniennes

Les nouvelles écoles

Ces nouvelles écoles, dès le début de leur création au XIX^e siècle et en particulier à l'époque du Mouvement révolutionnaire de 1905, peuvent être classées de la manière suivante :

- D'abord, des écoles d'État comme *Dar-ol-Fonoun* et l'École des sciences politiques, ainsi que d'autres écoles. L'enseignement avait lieu obligatoirement en langues européennes. Les matières étaient enseignées avec la collaboration des instructeurs occidentaux.

- Deuxièmement, les écoles privées, qui avaient introduit dans leur programme une ou deux matières en langue française ou anglaise.

- Troisièmement, les écoles fondées par les Occidentaux.

Parmi ces dernières, les écoles religieuses, comme les institutions d'enseignement, étaient dirigées par des missionnaires américains et français. Elles se sont mises en place à l'époque de Mohammad Shâh avec les encouragements de Hadji Mirza

Aghasi, ainsi que des écoles non religieuses comme l'Alliance Française, fondée à l'époque de Nâser od-Din Shâh et l'Alliance israélite, fondée pendant le règne de Mozaffar od-Din Shâh. En outre, il faut parler des écoles occidentalisées, fondées « à leur manière par les Iraniens », comme *Loqmanieh*, *Roshdieh* et *Sa'âdat*, dépendant de l'Alliance française, et qui ont reçu l'aide de l'État français.

Comme je l'ai déjà signalé, l'objet de cette étude est davantage axé sur les écoles occidentales. Je vais donc parler très brièvement des écoles iraniennes, hormis celles de *Loqmanieh* et *Sa'âdat*. Des lacunes apparaîtront sans doute dans cette évocation. Nous savons que la langue française a été enseignée pour la première fois à l'école publique de *Dar-ol-Fonoun*. Il en ressort que le développement de cette institution a correspondu à l'époque de Amir Kabir lui-même. Pendant ces années, l'école *Dar-ol-Fonoun* n'avait pas pu satisfaire ses ambitions. L'une des raisons étant que les matières enseignées étaient trop éparpillées. En vérité, les élèves avaient peu de connaissances dans plusieurs disciplines et montraient beaucoup de paresse.

Le gouvernement iranien n'avait pas pu tenir ses promesses, contrairement aux attentes et malgré la raison essentielle de la fondation de cette école, qui était l'intégration des élèves dans les diverses administrations de l'État. La confirmation de cela avait été donnée par le faible nombre de diplômés sortant de cette école.

Finalement l'enseignement de la langue française n'avait pas eu lieu, comme il avait été souhaité. Le résultat avait été que les étudiants et les diplômés de cette école envoyés en France n'avaient pas pu réussir leurs examens de langue pour entrer à l'université. Le gouvernement français n'avait jamais accepté l'équivalence du diplôme de l'École comme celui du baccalauréat.

Selon l'historien Fereydoun Adamyat, les nouvelles écoles et les enseignements en français ont continué à fonctionner à l'époque du Mirza Hossein Khan Sepahsalar. Lui aussi avait montré sa déception devant l'évolution de *Dar-ol-Fonoun*.

Malgré tout, au début de la Révolution constitutionnelle, surtout en 1904, des efforts avaient été entrepris pour améliorer la situation confuse de *Dar-ol-Fonoun*. Les moins jeunes, ceux qui n'avaient pas de connaissances en langue française, avaient été séparés de l'ensemble des élèves et le nombre de classes avait également été augmenté. Les élèves recevaient des vêtements deux fois dans l'année, ils avaient un repas par jour, et quelques-uns d'entre eux pouvaient même obtenir une aide financière. Plusieurs médecins et professeurs de langue avaient été embauchés depuis la France pour transformer l'école en lycée. Selon les comptes rendus en notre possession, nous savons que ce projet n'a pas réussi tel qu'il avait été envisagé, car plusieurs ingénieurs et médecins diplômés de l'école n'ont pu avoir de poste que dans l'administration postale¹.

D'autres personnes ont critiqué le travail pédagogique des professeurs occidentaux de cette institution. Par exemple, d'après Nayer ol-Molk, le directeur de cette école, M. Richard, y avait enseigné plusieurs années et, finalement, les élèves n'avaient pas de connaissances suffisantes en français. Ou bien Ehtecham os-Saltaneh, qui avait étudié dans cette école de 1872 à 1880, a confié son amertume en disant : « Je n'ai rien appris. Si quelqu'un me disait deux mots en français ou me questionnait, je n'étais pas capable de comprendre et de répondre malgré huit années d'études. L'instruction de l'école n'avait pas permis aux diplômés d'avoir une connaissance suffisante pour obtenir des postes administratifs ou publics. Selon moi, c'est dans ce sens qu'il faut chercher la cause du retard des progrès dans la société iranienne². Il faut surtout préciser que cet homme d'État était germanophile et il n'était pas particulièrement favorable aux Français, ni à l'instruction de leur langue. Il n'était pas le seul à avoir cette opinion. « Une centaine d'étudiants de *Dar-ol-Fonoun*, lassés par cette situation, ont décidé de faire grève ». Mirza Nassrollah Khan

.....
1 Lamartinière, *La situation des écoles en Perse*, Téhéran, 5 septembre 1907 (Perse, A.P.D., M.A.E.).

2 Mousavay (Mehdi), *Les souvenirs d'Ehtesham os-Saltaneh* (Khaterat Ehtesham os-Saltaneh), Téhéran, Zavar, 1967, pp. 27-29.

Moshir od-Dowleh leur en demanda la cause. Ils ont répondu : « Nous avons étudié et travaillé, alors pourquoi l'État ne nous engage-t-il pas ? »³.

Cette situation difficile de *Dar-ol-Fonoun* avait été relevée dans les journaux à l'époque de la Révolution constitutionnelle. Le journal *Soroush*, installé en Turquie et publié deux ans après la Révolution constitutionnelle par Ali Akbar Dehkhoda avec la collaboration des Partisans de la Liberté, avait demandé : « Pourquoi *Dar-ol-Fonoun* de Mirza Taghi Khan et quelques autres écoles élémentaires réputées se sont-elles approprié toutes les réformes scientifiques pendant 70 ans ? » Nos députés du premier Parlement n'ont pas mis en pratique leurs théories sur ce problème essentiel. Le journaliste avait avoué que ces députés étaient non seulement mal informés et manquaient de connaissance, mais montraient également peu d'attachement à « la formation des gens compétents dans ce pays⁴ ».

Selon Adamyat, le deuxième groupe de nouvelles écoles fondées sur le modèle occidental a été mis sur pied grâce aux efforts de Mirza Hossein Khan Sepahsalar. Ce Chancelier a beaucoup contribué à l'enseignement des langues étrangères et à l'expansion des progrès scientifiques de l'Occident. Il avait même pensé créer un lycée. Ainsi en 1870, il a fondé, l'école militaire « État Majeurie ». Sa première collaboration avait commencé avec Félix Vauvillier, futur co-directeur de l'Alliance française. Les matières enseignées consistaient en : la marche militaire, la cavalerie, le tir au canon, le génie militaire, les manœuvres militaires, les mathématiques, la physique, la construction de forteresse, l'histoire militaire et l'instruction de la langue française⁵. L'école militaire était sous la tutelle du ministère de la Guerre. Des comptes rendus ont confirmé que ce ministère refusait les diplômés de cette école et

.....
3 Kermani (Nazem ol-Eslam), *L'histoire du réveil des Iraniens* (Tarikh-e bidary-e iranien), 4^e édition, p. 577.

4 Soroush, Istanbul, Première année, n° 10, 1931.

5 Adamyat (Fereydoun), *Réflexion sur le progrès et le gouvernement de droit à l'époque de Sepahsalar*, (Andisheh Taraqi va hokumat -e qanun dar asr-e Sepahsalar), Téhéran, Kharazmi, 1977, p. 388 et p. 429.

le ministre de la Guerre, dans la structure du corps d'armée, ne confiait aucun poste aux élèves de cette école⁶. Pendant les années de la Révolution constitutionnelle et jusqu'à la prise du pouvoir par les sympathisants de l'Allemagne, des gens comme Ehtesham os-Saltaneh ou Hadji Mokhber os-Saltaneh ont essayé d'écarter les professeurs français pour les remplacer par des officiers belges, jugés plus neutres.

Mirza Hossein Khan avait créé en outre une « École publique d'interprètes » qui devint en 1872 un établissement séparé. Selon le communiqué officiel, quatre langues étrangères ont été enseignées : le français, l'anglais, le russe et le turc d'Istanbul. Le nombre d'étudiants inscrits devait atteindre soixante cette même année. Parmi ces élèves, on avait pu distinguer « un mollah, un commerçant, deux fils de commerçants, le fils d'un commandant de Téhéran et le fils d'un architecte⁷ ».

L'École de sciences politiques avait été fondée en 1896 par Moshir ol-Molk. Dans cette école, on enseignait les études coraniques, la littérature persane et arabe, l'histoire, le droit international, l'économie. L'étude de la langue française était obligatoire. L'enseignement était sous la responsabilité de professeurs occidentaux et iraniens. Quelques-unes des matières étaient enseignées par le docteur Morel. Ce dernier nous a laissé un ouvrage connu sous le nom de *Des notes sur la Turquie, l'Iran et le Turkestan*. Nous allons parler des membres et des directeurs de l'Alliance, comme le belge Joseph Henbec qui avait été le directeur de l'Alliance française. Le but essentiel de l'État iranien, dans la création de cette école, était que les diplômés soient préparés aux fonctions politiques et administratives. Le nombre d'étudiants de cette école devait diminuer progressivement. Ainsi pendant 40 ans, depuis le début de la Révolution constitutionnelle, les diplômés de cette institution ne devaient pas dépasser les dix membres. Contrairement aux autres écoles publiques, tous les

.....
6 Lamartinière, *La situation des écoles en Perse*, op.cit.

7 Adamyat (Fereydoun), *Réflexion sur le progrès et le gouvernement de droit à l'époque de Sepahsalar*, op.cit., p. 456.

diplômés de l'École des sciences politiques ont été admis au concours du ministère des Affaires étrangères et engagés par l'État⁸.

Une école d'enseignement agricole avait été mise en place par les Belges en 1898. L'enseignement de la langue française faisait évidemment partie du programme. Aux dires des Français, cette institution publique était la meilleure existante et celle qui obtenait les résultats les plus satisfaisants. Plus tard, pendant la Révolution constitutionnelle, les élèves de cette école ont créé une association du nom de « Anjoman-Falahat ». Ils ont fait ajouter dans le programme une nouvelle matière, intitulée « pour le progrès de la liberté ».

Une autre école *Kamalyeh* avait été créée pendant la Révolution constitutionnelle par Dowlat Abadi et Morteza Khan Gholam. La langue française avait été favorisée et enseignée d'après le livre sur les règles de la Traduction de Mokhber os-Saltaneh Hedayat, ainsi que les livres de Lecture courante, Lecture des locutions et le livre de Grammaire française.

Mirza Aliasghar Khan Amir od-Dowleh aurait joué un rôle important dans la création de ces nouvelles écoles. En effet, ces écoles avaient été créées principalement pendant la période où il était Premier ministre, c'est-à-dire à partir de 1897. Selon diverses fatwas, et comme le pensait Kasrawi ainsi que d'autres, les sunnites l'avaient appelé *Mo'alem Khaneh*. Mozaffar od-Din Shâh avait accepté ces innovations, de peur de subir le même sort que son père (qui avait été assassiné). Il faut admettre que, dans l'histoire contemporaine de l'Iran, on connaît peu de rois aussi craintifs. Selon son médecin personnel, le docteur Schneider, « la difficulté de compréhension » représentait un de ses défauts majeurs et, de toute façon, les idées de réformes ne venaient jamais de lui. Les listes de ces diverses écoles ont été publiées dans les livres de Kasrawi, Dowlat Abadi, Mahboubi Ardakani; dans les journaux pendant la période de la Révolution constitutionnelle et dans la « Revue du Monde musulman Paris » (*Djahan-e eslami-e*

8 *Ibid.*

Paris). Les écoles les plus importantes à Téhéran à l'époque de la Révolution constitutionnelle (nombre non exhaustif) étaient :

- *Roshdieh*, sous la direction de Mirza Hossein Roshdieh, en 1897 ;
- *Eftetahieh*, avec Ehteshal os-Saltaneh, en 1898 ;
- *Kheirieh*, orphelinat, avec Montazem ol-Dole Sardar Mokarram, en 1897 ;
- *Mozaffarieh*, avec Cheikh Mehdi Sharif Kashani, en 1898 ;
- *Elmieh*, fondateur Ehtesahm os-Saltaneh et directeur Ali Khan Nazem od-Dowleh.
- *Sa'dat*, avec Yahya Dowlat Abadi, puis avec Tabatabai, en 1898 ;
- *Adab*, avec Gholam Ali Qajar Qazal Ayaq, en 1898 ;
- *Qodsieh*, avec Mirza Ebrahim Said ol-Olamaye Mazanderani, en 1898 ;
- *Danesh*, avec Mirza Rezâ Khan Arfa'od-Dowleh, en 1898 ;
- *Tarbiat*, avec Zoka' ol-Molk Foruqi, etc.

Durant ces années, des associations féminines avaient été fondées. Les Partisans de la Liberté et des intellectuels y avaient collaboré. Quelques-unes de ces écoles avaient inscrit l'enseignement du français dans leurs programmes. Parmi ces écoles de filles, on peut citer : *Parvareh*, avec Toubâ Roshdieh, en 1903, *Namous*, avec la même personne, en 1908 ; *Efaf*, en 1909 ; *Tarbiat* ; *Hejab* ; *Saduqi*, en 1910, etc.

Selon certaines sources, des efforts avaient été entrepris pour améliorer les matières enseignées. Et c'est dans ce but qu'avait été créé *Anjoman-e Ma'aref* en 1898. Selon Gholam Hossein Afzal ol-Molk, le nombre des élèves de ces écoles devait avoisiner 1 300. Diverses opinions étaient apparues sur les raisons de la fondation de cette institution et chacun apportait un jugement qui correspondait à ses intérêts.

Par exemple, pour la création de cette institution, Ehtesham os-Saltaneh s'était approprié cette idée et il avait écrit : « Lorsque j'étais ministre des Affaires étrangères, la création des écoles privées à Téhéran, le ministère de l'Éducation nationale (*Anjoman-e Ma'aref*) ou bien la bibliothèque publique, tout cela représentait une nouveauté⁹ ».

Les sympathisants d'Amin od-Dowleh, en particulier Dowlat Abadi, pensaient que cette création avait eu lieu sous sa responsabilité. De son côté, contrairement à Dowlat Abadi, Ehtesham os-Saltaneh avait contesté cette prétention et avait écrit que si ce dernier avait consenti à la fondation du ministère de l'Éducation nationale (*Anjoman-e Mo'aref*), c'était uniquement pour se mettre en valeur et se montrer « avant-gardiste et réformiste¹⁰ ». Il est difficile de confirmer ou d'infirmer la véracité de ces faits historiques. Un des historiens de cette époque avait témoigné que ces écoles n'avaient pas pu bien se développer à cause de l'hostilité de quelques-uns. En réalité, elles ont été créées pour favoriser « le progrès de la patrie ».

Le fonctionnement de *Anjoman-e Mo'aref* se trouva perturbé, non seulement en raison des rivalités et des mesquineries des uns et des autres, mais également par un comportement marqué par la flatterie vis-à-vis des Occidentaux, ce qui devait créer des difficultés aux intellectuels et en même temps permettre aux Occidentaux de s'infiltrer dans les écoles et profiter de la situation. On dit que ce processus aurait été préparé par Amin os-Soltan. C'est ainsi qu'il avait ordonné que *Showray-e ali-e Mo'aref* (la haute assemblée de Mo'aref) soit l'équivalent du ministère de l'Éducation nationale, *Anjoman-e Mo'aref*. Tout d'abord la présence du docteur Schneider a été remarquée dans ces réunions¹¹, ainsi que celle du médecin

.....
9 Mousavay (Mehdi), *Les souvenirs d'Ehtesham os-Saltaneh*, op.cit. p. 314.

10 Ibid., *Les souvenirs d'Ehtesham os-Saltaneh*, op.cit., p. 323.

11 Ce médecin militaire, invité par Nayeb os-Saltaneh, est arrivé en Iran en 1893. Il a d'abord commencé à travailler en tant qu'assistant du docteur Toulousan. Rapidement, son travail avait été apprécié. Il a signé un contrat de dix ans avec le gouvernement avec le soutien de Hakim Bashi. Puis il a voulu que les médecins anglais de la Cour soient écartés. Il a même essayé d'avoir un prêt du gouvernement français pour le gouvernement iranien,

personnel de Mozaffar od-Din Shâh et, en même temps, d'un gradé de l'Armée française. Le docteur Schneider avait joué un rôle important dans le domaine politique. Il avait dirigé l'Alliance depuis 1899. Il était en même temps responsable de la sélection et de l'envoi des étudiants en médecine en Occident. Il était évident que ce médecin s'était efforcé, en profitant de sa position auprès du Roi, d'obtenir quelques avantages pour l'Alliance et, en même temps, dans l'intérêt de son pays. Concernant les écoles, il avait participé à la rédaction des « Statuts de l'Éducation publique », sans que les membres iraniens soient au courant de son contenu. Seuls Mozaffar od-Din Shâh et Atabak en reçurent une copie. Mozaffar od-Din Shâh décréta immédiatement que la langue française serait obligatoire dans les écoles publiques en octobre 1901.

C'est ainsi que, dans la mise en place des programmes des nouvelles écoles, en plus du nom du docteur Schneider, on avait pu constater les noms d'autres Occidentaux et en particulier quelques responsables de l'Alliance. L'un d'eux, Joseph Henbec, avait été le directeur de l'Alliance pendant quelque temps. Il y avait aussi un Allemand, Hotem Schindler, au sujet duquel Adamyat a porté un jugement élogieux en écrivant : « Il n'y a personne qui soit aussi bien informé que lui pour la période concernant le XIX^e siècle en Iran ». Hotem résida en Iran pendant plus de 20 ans et participa aux différentes activités de l'État. « Avec la minutie et la précision propres aux Allemands, il obtint personnellement de nombreuses informations historiques et géographiques sur le pays de son accueil¹² ». Ce choix personnel avait certainement un rapport avec la sympathie portée par Ehtesham os-Saltaneh et Mokhber os-Saltaneh à l'Allemagne.

même s'il n'a pas réussi. En 1898, il a été nommé Directeur des médecins iraniens. En 1906, les Anglais l'ont progressivement mis à l'écart. À son sujet, voir l'article sur les étudiants iraniens à Lyon (dans ce même livre), et Aboualhassan Ghafâri : « L'histoire des rapports entre la France et l'Iran », *Târikh-e ravâbet-e iran va farânse*, Éd. Markaz-e Dâneshgâhâ-ye Téhéran, 1989, pp.97-99.

- 12 Adamyat (Fereydown), *Réflexion sur le progrès et le gouvernement de droit à l'époque de Sepahsalar*, op.cit., pp. 320-321.

Dans ses statuts, il avait été décidé que les écoles devaient être partagées en trois catégories. Premièrement, l'enseignement élémentaire ne devait comporter que la lecture et l'écriture du persan, le récit du Coran, l'apprentissage de quelques règles essentielles religieuses et l'initiation des mathématiques. Deuxièmement, l'enseignement dans « les écoles secondaires » devait se décomposer ainsi : l'apprentissage d'une langue étrangère, les mathématiques, la géographie, l'histoire, les bases élémentaires de la physique et de la chimie, la biologie, la littérature persane et l'arabe. Troisièmement, l'enseignement supérieur, propre aux écoles supérieures, englobait : l'École *Dar-ol-Fonoun*, l'École militaire, l'École des sciences politiques, l'École d'agriculture, l'École de médecine et la pharmacie.

La langue utilisée dans toutes ces institutions était le français, malgré les statuts qui stipulaient : « Dans ces écoles supérieures, la langue persane doit être privilégiée », ce qui aurait permis, étant donné que le français était la langue la plus utilisée en Iran, de se reporter sur cette langue en cas de besoin. Mais en réalité, il avait été convenu que désormais, le diplôme d'enseignement général serait suffisant pour les postes administratifs et le diplôme des écoles supérieures pour les postes les plus élevés de l'État. D'autre part, tous les candidats aux postes administratifs devaient connaître le français, qui était devenu comme l'une des langues officielles du pays. En plus de ces écoles, considérées comme des institutions publiques, de nouvelles écoles firent leur apparition, éparpillées un peu partout dans le pays. Dans ces écoles, la langue française était recherchée car elle permettait d'espérer acquérir des connaissances occidentales. Pendant la Révolution constitutionnelle, la langue française était tellement renommée que certains religieux s'efforcèrent d'attirer les élèves dans leurs écoles par l'attrait de cette langue.

Nous allons présenter quelques-unes de ces nouvelles écoles. La plus populaire, Entessarieh, avait été fondée en 1907 par un religieux de Téhéran, Entessar-ol-Charieh, dans le quartier *Ghahveh-khaneh Zargarabad*. Les études n'étaient pas payantes.

Il avait été prévu des cours du soir pour adultes. Entessar ol-Charieh avait déclaré dans le journal *Mo'aref* que « si dix personnes étaient intéressées par le français, cette langue pourrait y être enseignée¹³ ».

La plus importante école et l'une des meilleures écoles de la capitale était *Tarbiat*, fondée par Zoka ol-Molk Foroughi. D'après Ghasem Ghani, cette école était « très réputée ». Elle avait de bons professeurs. En plus de la langue persane, le calcul, l'algèbre et la géométrie, une langue étrangère était dispensée. L'enseignement de la langue française était sous la responsabilité de Farajollah Khan Pirzadeh, plus connu sous le nom de Monsieur. « Il était un livre vivant et un bon professeur bien qu'il zozotait.¹⁴ »

Parmi les écoles occidentalisées réservées aux jeunes filles, il faut tout d'abord mentionner l'école *Hejab*, fondée par la famille *Rochdieh*. Elle avait été dirigée par une Européenne, prénommée Elleine. Cette école comportait cinq classes et son programme d'enseignement était le suivant : la langue française, le persan, les études religieuses, l'histoire, la géographie et le calcul. Une autre école, *Dabestan ol-Madares* ou *Dabestan Maaref-e Nesvan*, avait été fondée en octobre 1909. Elle était située dans le quartier *Darvazeh Qazvine*. Les matières enseignées étaient : l'initiation à la nouvelle et ancienne morale, la langue française et anglaise, les techniques d'accouchement, l'art de la cuisine, etc. Ces matières étaient parfaitement conformes aux nouvelles règles définies par les « statuts ». L'école possédait deux classes élémentaires et cinq classes scientifiques et techniques. La durée des études était de six ans¹⁵.

En juin 1908, Nosrat od-Dowleh Friouz avait fondé l'école *Nosrat* à Kermân. Il en avait confié la direction à un nommé Hassan Ali Khan, qui avait quelques rudiments de français, d'anglais et de géographie. L'école était dotée « d'équipements européens

.....
13 « Communiqué de l'école Entesarieh », *Journal Mo'aref*, Première année, n° 25, 1907, p. 4.

14 *Les carnets de notes du docteur Ghasem Ghani*, Volume 1, Londres, 1980, pp. 72-73.

15 *Iran Now*, n° 43, Première année, 18 octobre 1909 et n° 114, 30 janvier 1910.

modernes ». Cent étudiants s'étaient inscrits durant la première année. Les élèves apprenaient « le français, l'anglais, l'arabe, le persan, la géographie, l'histoire des religions, et le calcul¹⁶ ». De temps en temps, *Anjoman Eyalati* (l'inspection d'enseignement) de Kermân visitait les écoles. Les élèves pouvaient recevoir une bourse d'études par les notables de la ville comme Vosouq Lachkar et Allah os-Saltaneh, en plus de l'aide apportée par Nosrat od-Dowleh. La photo que nous avons à notre disposition montre que cette école était fréquentée par des enfants de familles riches qui n'avaient pas de problèmes financiers. À la même époque, à Kerman, une autre école de filles enseignait le français. Elle était située dans le quartier de Chalpassé. On ne connaît pas le nom du fondateur de cette école.

L'enthousiasme pour l'enseignement des langues européennes était tel que tout le monde avait envie d'apprendre la langue française, même dans les petits villages comme Khalkhal¹⁷.

Le besoin de deux enseignants, de français et de mathématiques, nécessita de faire appel à l'étranger. On trouva Haj Mirza Mohammad Taghi, un ancien enseignant de l'école de Hadji Zeinolabedine Taghiov à Badkoubeh. Au moment de son passage à Khalkhal, en rendant visite à sa famille, Nâser Ravaï (fondateur de l'école *Nasseri*) était allé le voir, et avait écrit dans ses mémoires : « C'est à son contact que j'ai eu l'idée de fonder une école à Khalkhal et de rendre service à ses habitants¹⁸ ». Finalement cet homme honorable, ne recevant aucun appui et en désespoir de cause, décida de louer à ses frais le meilleur « bâtiment du village » appartenant au défunt Hadji Mirsalime, pour dix tomans par mois. Et c'est ainsi que l'école Nasseri avait été fondée en 1908 à Khalkhal. Il a eu tendance à privilégier ses amis, en leur attribuant des postes et en excluant les autres. Il n'avait pas lésiné dans les exagérations et les excès. Sans gêne, il avait écrit « C'est la première

.....
16 Bouvat (L.), « Matériaux pour l'histoire de la Révolution persane », in *R. M. M.*, 3, 1907, p. 329.

17 Khalkhal est un petit village en Azerbaïdjan d'Iran.

18 Afshar (Iradj), *Les mémoires et les documents de Nâser Ravaï, les événements politiques et sociaux de Khalkhal*, Téhéran, Ferdowsi, 1984, p. 21.

école privée de la province d'Azerbaïdjan¹⁹ », comme s'il n'avait jamais entendu parler de Roshdieh, Kamalyeh, ou Loqmanieh. Cette école était arrivée à se maintenir pendant 14 mois, « malgré les difficultés financières grandissantes des gens du village », mais néanmoins avait réussi à subsister clopin-clopant. Finalement, « les gens du village ont rédigé une pétition en demandant deux enseignants supplémentaires pour "l'enseignement du français et des mathématiques"²⁰ ».

En 1903, à Shiraz, quelqu'un de pas très connu, un nommé Mirza Agha Khan, n'avait pas toléré, par chauvinisme, l'existence de l'école de « Monsieur Zeis le prêtre ». Il reprochait à son fondateur d'avoir créé cette école plus pour faire de la propagande à la minorité juive que pour enseigner aux élèves musulmans. Lui-même avait fondé « une école pour l'éducation des enfants ». Il pensait avoir l'aide « des gens riches », mais selon « un écrit secret », il paraissait difficile que quelqu'un puisse accepter une telle dépense.²¹

L'école *Elmieh* de Kashan, créée en 1906, proposait un programme d'enseignement non seulement dans des langues étrangères, mais en 1910, elle s'était transformée en une école supérieure, dans le dessein de devenir rapidement une « université moderne²² ».

En 1900, *Nassra os-Saltaneh* a créé l'école Sharafat à Rasht. Il a été aussi le responsable de l'école *Aminieh*. L'enseignement se faisait en français, avec la collaboration de l'Alliance française.

En 1906, l'école *Elmieh* de Kashan a été fondée pour enseigner les langues étrangères. Le but de la création de cette école était aussi de la transformer en « une école supérieure ». Elle l'est

.....
19 *Ibid.*, p. 22.

20 *Ibid.*, p. 23.

21 Sirdjani (Saïdi), *Les récits secrets écrits par les Anglais* (Vaghâyegh-e Etefâghyeh), Téhéran, Ed. Afsat, 1361 (1983), p. 69.

22 Bouvat (Louis), « Les sources de la Révolution Iranienne » (Manab'-e enghelab-e iran), in : *Nashrieh djahan-e eslami*, n° 3, 1907, *op.cit.*, (en français).

devenue en 1910. On espérait qu'elle deviendrait une « université moderne » dans un avenir proche.

Dans les écoles organisées pour les orphelins, l'enseignement du français n'avait pas été oublié, comme à l'école *Qazvine*, fondée par Salar Akram à Rasht au début de la Révolution constitutionnelle. Le français faisait partie des quatre matières programmées par Salar Akram. Dès la première année, 32 personnes s'étaient inscrites. L'enseignement comprenait la langue française, la langue persane, l'histoire, la géographie et le calcul.²³

À Tabriz, en plus des écoles Rochdieh, Kamalieh, Loqmanieh et Sa'adat, dont nous parlerons dans le chapitre consacré à l'Alliance française, l'école *Dar-ol-Fonoun* de Tabriz fut fondée en 1859 et dirigée par Mirza Djavad Khan Sa'ad od-Dowleh. Le français faisait partie du programme mais l'évolution de l'école avait pris plutôt une orientation militaire.

Mirza Hossein Khan Edalat, le rédacteur de la revue *Alhadide* Edalat et *Gandjineh Fonoun*, avait fondé l'école *Tarbiat-e Tabriz*, avec la collaboration de Mohammad Ali Khan Tarbiat et Seyyed Hassan Taghizadeh. Il maîtrisait bien la langue russe et la langue française car il avait été nommé consul de l'Iran à Saint-Petersbourg. Les Français lui portaient une grande estime pour ses connaissances et son savoir. Mirza Hossein Khan était l'un des partisans du changement de l'écriture persane de l'alphabet arabe en alphabet latin²⁴. C'est l'une des idées qui avait été retenue lors des réunions de l'école. Ces réunions avaient lieu chez Mirza Hossein Khan, avec la participation de Taghizadeh, Mirza Djavad Nategh et Abuozia Shabastari ainsi que quelques autres.²⁵

Le plus curieux était qu'à Ispahan, Zel os-Soltan avait renchéri sur les autres en souhaitant enseigner le français. Il avait appris le français avec « Marguerite », l'épouse parisienne de Mirza

.....
23 Abbas, « Vue d'ensemble sur les études en Perse », in : *RMM*, 2, 1907, pp. 205-212.

24 Irani, « La presse persane, Mirza Hossein Khan », in : *RMM*, 3, 1907, pp. 271-275.

25 *Les mémoires de Mirza Djavad Nategh*, Manuscrits (collection privée), p. 187.

Rezâ Hakimbashi. Zel os-Soltan avait écrit : « Cette Marguerite est une sale femme. J'évitais de la rencontrer car j'avais une réelle répugnance envers elle, même si Mirza insistait pour que je la rencontre pour perfectionner mon français²⁶ ».

Apparemment le prince avait décidé d'enseigner le français et de ne plus l'apprendre. Il avait écrit : « Nassrollah Khan, le petit enfant de Zahir od-Dowleh, et Gholam Hossein Khan, le fils de mon gouverneur, ont appris le français pendant quelques jours chez moi. Mais en réalité comme ils n'ont rien appris, j'ai dû appeler Marguerite pour contrôler mes élèves et savoir ce que qu'ils avaient appris, moi qui m'étais donné tant de peine pendant des semaines pour les instruire²⁷ ».

Selon les Français, l'enseignement du dessin et de la musique était devenu à la mode, surtout le violon et le piano, simultanément avec l'enseignement de la langue. La fille de Mirza Ali, un pharmacien de Tabriz, membre de *Anjoman Eyalati*, et une autre fille nommée Chirine, connaissaient bien la musique occidentale. Chirine jouait du violon et du piano et parlait bien le français et l'anglais.

On sait que des textes littéraires ont été traduits du français en persan à partir de la Révolution constitutionnelle. Écrire des romans et des pièces de théâtre était à la mode. Des librairies « modernes » avaient été ouvertes en province. Adamyat a bien étudié cette période. Pour analyser le goût des Iraniens dans leur choix des textes occidentaux, nous nous contenterons des articles de journaux les plus populaires, publiés parmi les sympathisants à la Révolution constitutionnelle.

Nous allons faire quelques remarques succinctes sur les points suivants. D'abord les Iraniens étaient plus intéressés par les textes thématiques que scientifiques. Ces Partisans de la Liberté qui ont créé les associations et les instituts pour profiter de la connaissance

.....
26 Zel os-Soltan (Massoud Mirza), *L'histoire de Massoudi* (Tarikh-e Massoudi), Téhéran, Donyay-e Ketab, 1983, p. 30.

27 Zel os-Soltan (Massoud Mirza), *L'histoire de Massoudi* (Tarikh-e Massoudi), *op.cit.*